

LE NARCISSISME DANS LA PSYCHOSE

Etienne Oldenhove

à tous mes collègues du Wolvendael
et aux résidents du Wolvendael

Dans l'élaboration de Freud, narcissisme et psychose sont grandement liés. Freud parle, par exemple, de psychonévroses narcissiques et on a le sentiment que parfois, il veut ramener certaines psychoses à une pathologie narcissique qui ne serait pas radicalement différente d'une névrose, si ce n'est du fait de cette incidence du narcissisme.

Pour nous remettre cela en mémoire, je vais commencer par me référer à deux écrits de Freud à ce sujet : *Le Président Schreber* (1911) et *Deuil et mélancolie* (1917).

Que trouvons-nous dans *Le Président Schreber* ?

Il commence par y définir le narcissisme de la façon suivante : « Des investigations de ces derniers temps nous ont rendus attentifs à un stade dans le développement de la libido, stade par lequel elle passe sur la voie de l'auto-érotisme à l'amour d'objet. On a qualifié ce stade de Narzissismus ; je préfère le nom peut-être moins correct, mais plus court et moins mal sonnante de Narzissmus. Ce stade consiste en ceci que l'individu en cours de développement, qui pour acquérir un objet d'amour rassemble en une unité ses pulsions sexuelles travaillant auto-érotiquement, prend d'abord

soi-même, son propre corps, comme objet d'amour, avant de passer de celui-ci au choix d'objet d'une personne étrangère »¹.

Ensuite, il va retenir comme mécanisme de la formation du symptôme, la projection. Je le cite : « Concernant la formation de symptôme dans la paranoïa, le trait frappant entre tous est celui qui mérite d'être dénommé projection. Une perception interne est réprimée et, comme substitut de celle-ci, son contenu arrive à la conscience en tant que perception venant de l'extérieur, après avoir connu une certaine déformation »².

Enfin, il termine en estimant que ce qui caractérise la paranoïa, c'est une régression au stade narcissique. Je le cite à nouveau : « Mais dans la paranoïa, nous avons un indice clinique de ce que la libido retirée à l'objet est amenée à une utilisation particulière. Nous nous souvenons que la plupart des cas de paranoïa montrent une part de délire des grandeurs et que le délire des grandeurs peut à lui seul constituer une paranoïa. Concluons-en que la libido devenue libre est dans la paranoïa adjointe au moi, utilisée pour l'agrandissement du moi. Par là se trouve de nouveau atteint le stade du narcissisme connu à partir du développement de la libido et dans lequel le moi propre était l'unique objet sexuel. En vertu de cet énoncé clinique nous faisons l'hypothèse que les paranoïaques ont apporté avec eux une fixation dans le narcissisme, et nous déclarons que le pas en arrière depuis l'homosexualité sublimée jusqu'au narcissisme indique le montant de la régression caractéristique de la paranoïa »³.

Que trouvons-nous maintenant dans *Deuil et mélancolie* ?

Freud fait aussi de la mélancolie une affection narcissique. Il écrit : « Un choix objectal, une liaison de la libido avait réussi à s'établir sur une personne déterminée. Un ébranlement de cette relation objectale survint sous l'influence d'une vexation ou déception réelles venant de la personne aimée. Le résultat n'en fut pas celui ordinaire du retrait de la libido de cet objet et du déplacement de celle-ci sur un nouveau, mais un autre, qui semble exiger plusieurs conditions pour advenir. L'investissement objectal se montre peu résistant, il fut levé, mais la libido libre ne fut pas déplacée sur un autre objet, mais au contraire retirée dans le moi. Et là, elle ne trouve pas une utilisation quelconque, mais sert au contraire à établir une identification du moi avec l'objet abandonné. Ainsi l'ombre de l'objet

1. S. Freud, *Le Président Schreber. Remarques psychanalytiques sur un cas de paranoïa décrit sous forme autobiographique*, PUF, collection Quadrige, 2004, page 59.

2. S. Freud, *ibidem*, page 64.

3. S. Freud, *ibidem*, page 71.

tomba sur le moi, lequel put alors être jugé par une instance particulière comme un objet, comme l'objet abandonné. De cette manière, la perte objectale fut transformée en une perte du moi, le conflit entre le moi et la personne aimée en un tiraillement entre critique du moi et moi transformé par identification »⁴.

Petite incise à propos de cette fameuse expression « ombre de l'objet ». Freud a choisi, avec précision et de façon très judicieuse, ce mot « ombre » car il renvoie bien sûr au royaume des ombres, à la mort de l'objet, mais une ombre se caractérise également par le fait qu'habituellement, une ombre ne se détache pas de l'objet dont elle est l'ombre (sauf dans les ombres dites « chinoises »). C'est comme si Freud avait bien appréhendé déjà que ce qui caractérisait cet objet, c'était de ne pas être perdu, détachable, séparé.

Quelques pages plus loin, Freud écrira : « A la conclusion que requiert cette théorie qui pose tout ou partie de la disposition à la mélancolie dans la prédominance du type narcissique de choix objectal, manque encore malheureusement sa confirmation clinique »⁵.

J'espère avoir clairement indiqué par ces quelques citations que la régression narcissique occupe bien une place centrale dans la conception que Freud se fait de certains psychoses, ici, paranoïa et mélancolie.

Mais un des apports décisifs de Freud au sujet de la clinique des psychoses, est celui où il attire notre attention sur le fait qu'une part importante du tableau clinique dans les psychoses est de l'ordre de ce qu'il nomme avec beaucoup de pertinence, « reconstruction » ou « tentative de guérison ». Je vous cite très brièvement ce qu'il en dit dans son *Président Schreber* : « Ce que nous tenons pour la production de maladie, la formation délirante, est en réalité, la tentative de guérison, la reconstruction. Celle-ci réussit après la catastrophe plus ou moins bien, jamais pleinement ; une 'modification interne en profondeur', selon les termes de Schreber, s'est effectuée concernant le monde »⁶.

Ce que Freud nous dit ainsi, c'est qu'il ne faut pas prendre l'ombre pour la proie.

Or, c'est ce qu'il fait, à mon avis, à propos du narcissisme dans la psychose.

Il me semble qu'il ne perçoit pas que le narcissisme est une tentative de

4. S. Freud, *Deuil et mélancolie*, Traduction de Jean-Pierre Rossfelder, Editions des crépuscules, 2016, page 37.

5. S. Freud, *ibidem*, page 39.

6. S. Freud, *Le président Schreber*, op. cit., p. 69-70.

guérison, est une reconstruction et non, une cause. C'est ce que je voudrais essayer de déployer aujourd'hui.

Si Freud en arrive à avoir tendance à mettre le narcissisme en place de cause dans la psychose, cela tient sans doute au modèle topologique qui l'inspire. Freud, en effet, s'appuie sur cette image de l'amibe et de la façon dont elle va explorer et se nourrir du monde extérieur par ses prolongements protoplasmiques.

Ce n'est pas du tout anodin et cela va infléchir, me semble-t-il, toute sa conception du narcissisme. Son modèle est un organisme unicellulaire. Il y a, chez lui, un « un » originaire, une unité de départ. Cette supposition n'est pas sans conséquences et lui a permis peut-être de penser un narcissisme primaire, un narcissisme originaire.

La démarche de Lacan, elle, est toute différente. Pour Lacan, au départ, il n'y a jamais que des bouts, des morceaux, des épars, des fragments.

Pensons aux fleurs de son schéma dit du bouquet renversé. Schéma qui est une reprise élaborée du stade du miroir, première étape de l'enseignement de Lacan, mais aussi moment fondateur des différentes structures cliniques.

Pour Lacan, ce qui fait le lit du sujet humain, c'est sa prématurité. Prématurité qui est sa condition, du début à la fin de sa vie.

Dire que nous restons « prématurés » jusqu'à notre mort, est une autre façon de nommer le non rapport sexuel qui est notre condition de parlêtre et de sujet.

Dans l'élaboration de Lacan, le narcissisme est ce qui va venir répondre à cet état de prématurité, de dissociation, d'éclatement, de morcellement de départ.

L'image du vase, $i(a)$, image réelle dans le schéma optique, vient rassembler, tenir ensemble les fleurs qui, sans cela, resteraient éparses, disparates, représentant dans ce schéma des pulsions totalement incoordonnées.

Cette première unification, $i(a)$, va se doubler d'une seconde, $i'(a)$, puisque Lacan introduit dans son schéma un miroir plan, nouant ainsi dans un premier nœud, éventuellement borroméen, Symbolique (celui de l'Autre du miroir plan), Réel (celui des fleurs, de ces objets épars) et Imaginaire (celui de l'image réelle du vase et de l'image virtuelle spéculaire).

C'est dans cette première articulation entre les trois registres, dans ce premier nœud à trois, borroméen ou non borroméen, que se joue le destin des névroses, des psychoses et des perversions.

Vous voyez que je ramène le narcissisme essentiellement à la constitution du moi, à la constitution de cette unité anticipée du moi.

Je rappelle, au passage, cette introduction du temps dans ce premier nœud à trois que constitue le stade du miroir.

Ce narcissisme, cette constitution du moi, fait d'identifications successives, est vital, mais c'est, je dirais, une arme à double tranchant. C'est à dire qu'à trop aller dans son « sens », cela se retourne contre lui, contre sa fonction.

Le narcissisme ne peut fonctionner que comme tonneau des Danaïdes. C'est un tonneau, mais il faut qu'il soit doublement troué pour fonctionner.

Et quand il n'est plus doublement troué, il n'y a plus de fonctionnement, il n'y a plus de fonctionnement corporel et il n'y a plus de temps.

C'est ce que nous présentifient, de façon exemplaire, certains moments dans l'évolution des psychoses, qu'elles soient schizo-phréniques, mélancoliques (le syndrome de Cotard, par exemple), paranoïaques, catatoniques, ou psychoses sans moi.

C'est ce qui fait dire à Lacan, dans un de ses séminaires, le séminaire *D'un Autre à l'autre*, je crois, que dans la psychose, c'est la question du corps qui est première.⁷

Dans ses premiers séminaires, Lacan, au nom peut-être de ce que la psychose lui a enseigné, va nous amener à ne pas nous laisser engloutir dans l'ego-psychology.

Le moi est une fonction essentielle, mais il doit être troué par le « je », par le sujet, faute de quoi on ne peut que s'empêtrer dans une conception dualiste, paranoïaque du monde et de l'humain.

Le stade du miroir est ce moment où le trois institue le un. C'est le moment de l'Institution.

7. En fait, je me suis trompé de séminaire. C'est dans son séminaire *L'identification* que Lacan dit ceci : « Le psychotique est normal dans sa psychose et pas ailleurs, parce que le psychotique dans le désir a affaire au corps. Le pervers est normal dans sa perversion, parce qu'il a affaire dans sa variété avec le phallus, et le névrosé parce qu'il a affaire avec l'Autre, le grand Autre comme tel ». (Version A.F.I., 1995, page 370).

Je me permets de vous citer ici brièvement ce que Lacan dit du narcissisme dans la leçon du 16 mars 1955 du séminaire *Le moi dans la théorie freudienne et dans la technique de la psychanalyse*. Il nous dit : « Si quelque chose nous est apporté par la notion de narcissisme, c'est très évidemment ceci. C'est ceci que j'ai essayé de mettre en valeur, d'exprimer, de faire comprendre, dans la notion de stade du miroir, d'un certain rapport qui domine tout le monde des perceptions de l'homme, pour autant qu'il a justement en lui quelque chose de dénoué, de morcelé, disons pour exprimer notre pensée, d'anarchique, qui établit le rapport de l'homme avec son monde sur le plan d'une tension tout à fait originale, c'est à savoir que c'est d'abord et toujours au dehors, et d'une façon qui reflète d'une façon anticipée l'unité qu'il y mettra, pour autant qu'il y apportera la marque proprement humaine, son propre reflet, qu'il y apportera l'image de son corps, en tant que principe de toute unité perçue dans les objets. C'est cette relation double à lui-même qui fait que c'est en somme toujours autour d'une sorte d'ombre errante de son propre moi, que se structurent tous les objets »⁸.

La dialectique du narcissisme, telle que Christian Fierens la remet en selle dans son récent livre *L'âme du narcissisme*, est essentielle, mais la difficulté que nous rencontrons c'est quand cette dialectique se grippe, voire s'enraye complètement comme dans certains états psychotiques.

Comme pour chacun d'entre nous, psychotiques ou névrosés, le narcissisme est une tentative de guérison qui n'aboutit jamais.

Si habituellement dans la névrose, le narcissisme fonctionne plus ou moins bien comme tonneau des Danaïdes, dans la psychose, parfois, il ne fonctionne plus du tout ainsi.

Ce à quoi l'on est alors confronté, c'est à un narcissisme qui gonfle, gonfle jusqu'à évidemment éclater ou à figer complètement un moi, à le statufier, à le transformer en statue. C'est la face mortifère du narcissisme qui alors prend le dessus.

Par exemple, dans une communauté thérapeutique telle que celle où je travaille à Bruxelles, l'on voit régulièrement un ou une paranoïaque qui pendant des mois avait accepté vaille que vaille que son pouvoir était limité tout en n'arrêtant pas de reprocher à l'équipe de ne pas faire valoir une loi pure, exemplaire, sans exception, paranoïaque qui, tout d'un coup, pour une raison qui parfois nous échappe, se mue en un moi fort, exclusif, qui

8. Jacques Lacan, *Le moi dans la théorie freudienne et dans la technique de la psychanalyse*, leçon du 16 mars 1955, version de l'Association Lacanienne Internationale, page 269.

se prend pour la Loi et veut imposer son Ordre à la communauté dans un forçage violent qui conduit le plus souvent à son exclusion. C'est un exemple banal que tous, vous connaissez.

On y voit bien que là, le narcissisme bien présent et permettant à quelqu'un de se prendre pour quelqu'un et ainsi d'avoir une certaine consistance, que ce narcissisme de l'ordre d'une tentative de guérison, tentative temporaire évidemment, se retourne contre la personne à partir du moment où il se fige, à partir du moment où le tonneau n'est plus doublement troué et ne se vide pas constamment, et que ce tonneau qui n'est plus doublement troué, mène au débordement pulsionnel et souvent au passage à l'acte pour sortir d'une scène qui devient rapidement irrespirable.

Nous en avons également l'illustration dans la vie collective. Prenons l'exemple d'un personnage qui nous fait sourire, ou rire, ou grincer des dents, tant qu'il ne vient que projeter sur un écran petit ou grand ce que nous savons également nous habiter, c'est-à-dire cette tendance au narcissisme. J'ai nommé ce personnage caricatural, mais en même temps bien emblématique de nos sociétés du spectacle, à savoir Donald Duck Trump.

Ce personnage, nous pourrions en rire tant que son narcissisme restera suffisamment troué, mais lorsque ce ne sera plus le cas, bonjour les dégâts ! C'est un personnage éminemment dangereux et nocif comme tous ceux qui rêvent de pureté. C'est cela la pureté paranoïaque : une image non trouée, une image sans la *tache* de l'objet *a*, une image sans la soustraction de l'objet *a*.

Cliniquement, la psychose mène régulièrement à cet état de saturation, à ce plein, à ce 'tout' qui peut la caractériser dans différents registres.

Mais la psychose mène aussi à des phénomènes qui n'ont rien à voir avec le stade du miroir et qu'il faut différencier de ce qu'au contraire, le stade du miroir met en place. Elle peut mener au double, aux réductions, aux sosies, à l'écho de la pensée, aux phénomènes élémentaires, à l'automatisme mental. Et l'on n'est pas du tout dans des tentatives de guérison. On est plutôt proche d'une cause, de la dissociation.

Freud le savait lorsqu'il écrit : « La paranoïa décompose, de même que l'hystérie condense ».⁹

Mais cette décomposition, il ne semble pas en saisir l'abîme. Il ne peut en saisir l'abîme à partir du moment où il garde son hypothèse de ce narcis-

9. S. Freud, *Le Président Schreber*, op. cit., p. 48 et lettre à Fliess du 9 décembre 1899.

sisme primaire de l'amibe, de ce « un » assuré par Dieu sait quel *deus ex machina*.

C'est peut-être pour moi le moment de tenter de reprendre cette question du corps. Lors de notre dernier séminaire d'hiver, plusieurs parmi vous nous ont rappelé que la conception du moi, du « développement du moi » chez Freud, incluait la question du corps propre.

Mais qu'est-ce que le corps propre, si ce n'est le fait qu'il soit troué ? Le corps devient « propre » quand quelque chose en a été éliminé, exclu, retranché. Autrement dit quand il a été troué. Il devient alors un objet du monde et c'est ce qui nous permet de dire que nous avons un corps.

Le psychotique, lui, ce dont il témoigne parfois, quand ses tentatives de guérison s'avèrent insuffisantes, c'est que son corps, il l'est.

Etre un corps, c'est un embarras majeur, c'est l'angoisse à coup sûr.

Je voudrais vous en parler à travers ce qu'on appelle - mais je n'aime pas cette dénomination - une vignette clinique.

Il s'agit d'une jeune femme psychotique qui vit dans la communauté thérapeutique où je travaille. Elle est très délirante bien que n'exprimant son délire qu'à de rares occasions. Son délire est complexe. Un des axes de ce délire, c'est la fonction de sauveur qu'elle a vis-à-vis d'une série d'entités, mortes ou vivantes. Je ne rentrerai pas plus dans les détails de son délire parce que ce n'est pas cet aspect-là de sa clinique qui m'intéresse aujourd'hui. La question qui m'intéresse, c'est la façon dont elle peut ou ne peut pas habiter son corps. Dernièrement, elle a fait une crise clastique où elle a complètement détruit sa chambre. Sa chambre était complètement en pièces, émiettée, retournée, sens dessus-dessous comme si un cyclone l'avait dévastée. Effectivement, un cyclone l'avait dévastée et c'était elle ce cyclone et les effets de ce cyclone. Précédemment, sa chambre avait été dévastée également, mais moins gravement, et dans un premier temps, elle avait dit que c'étaient des voleurs qui avaient fait cela. Je le note au passage car cela indique que son mode de présence à son passage à l'acte est problématique. « Ce n'est pas elle, ce sont d'autres ! ». Ce 'ce n'est pas elle' est déjà, à mon avis, un début de négativation par rapport au fait que ce cyclone, elle l'était. En fait, elle est ce corps éclaté, elle est cette chambre chaotique ! Nous n'avons pas eu d'autre possibilité que de l'hospitaliser temporairement pour qu'elle puisse sortir de ce chaos.

Mais ce n'est pas tant cet aspect d'elle qui a fait que j'ai pensé à elle après m'être engagé à intervenir lors de ces journées sur le narcissisme.

Ce qui a retenu mon attention, c'est un autre moment dans notre cohabitation. C'est un moment où, à ma grande surprise, je l'ai vue danser, seule dans une pièce dont toutes les parois sont translucides car elle est aménagée dans une véranda. Elle dansait en l'absence de tout spectateur, du moins autre que cet œil omniprésent du grand Autre. Elle dansait admirablement bien, un peu comme la jeune femme du film d'Abdellatif Kechiche, *La graine et le mulet*, qui nous fait une démonstration de danse du ventre époustouflante. J'en fus stupéfait et je le lui ai dit, ce qui l'a laissée de marbre.

Après, je me suis interrogé sur le fait que cette femme qui habituellement a plutôt tendance à négliger son corps, un corps qui déborde de partout, un corps qu'elle ne semble aucunement investir narcissiquement, pouvait là faire vibrer ce corps, le faire onduler avec une telle virtuosité. Ce phénomène clinique n'a commencé à s'éclairer pour moi qu'à la lumière d'autres petits phénomènes cliniques relevés par mes collègues, surtout féminines. Elles pouvaient témoigner de ce qu'à quel point cette jeune femme pouvait « coller » physiquement à elles, par exemple, lorsqu'elles allaient voir une exposition. « Elle est trop proche » disaient-elles, « à tel point qu'on lui marche sur les pieds (en reculant devant un tableau) ». Dans son corps, elle vient comme doubler le corps de l'autre. Et quand elle danse, me suggéraient ces collègues, elle double réellement des artistes qu'elle a vus se produire sur scène. Elle capte intégralement la gestuelle de l'autre, qui vient se loger dans son corps et l'animer.

A d'autres niveaux également, cette dimension du double est très présente chez cette jeune femme. Par exemple, elle répond très souvent en écho. Elle reprend vos derniers mots pour vous répondre.

Son corps est donc soit dans un morcellement impressionnant, soit dans une tenue impeccable, mais qui semble n'être que de doublure.

Autre petite illustration clinique de cette question du corps dans la psychose. Il s'agit d'une autre résidente qui témoignait de ce qu'à certains moments, elle était comme une balle magique. Il s'agit d'une jeune femme qui à certains moments ne tient littéralement plus en place, qui peut passer des nuits entières à faire des centaines d'allers-retours dans la maison. Ce qui annonce ces phases critiques où elle bascule dans une fuite en avant irrépressible, ce sont des insomnies. Quand elle nous dit a posteriori qu'elle était comme une balle magique, elle dit, d'une façon très juste, qu'elle était « objet », qu'elle était son corps, qu'elle n'était plus aucunement divisée.

Ce n'est pas qu'elle était 'comme' une balle magique, c'est qu'elle était une balle magique !

Petite incise avant de revenir au schéma optique. Au moment où Lacan, dans son séminaire, élabore le schéma optique, il nous livre également à propos de ce qu'il nomme alors « parole pleine », la formule suivante : « L'émetteur reçoit du récepteur son propre message sous une forme inversée »¹⁰.

Cette formule, nous l'utilisons fréquemment, a contrario, pour qualifier ce qui ne se produit pas, à certains moments, dans la psychose. Le sujet psychotique reçoit de l'Autre son message sous une forme directe. C'est ce qui se passe dans l'hallucination, le TGV du syndrome SVP.

Pour terminer ce petit parcours, je reviens au schéma dit « optique » de Lacan. Les portes d'entrée et de sortie sont multiples dans ce schéma. Celles que je vais ouvrir, peuvent être regroupées sous la fonction de l'inversion, c'est-à-dire de la négativation.

Ces inversions se situent au niveau des trois registres.

Au niveau de l'Imaginaire, il y en a déjà deux bien repérables : le bouquet ou le vase renversés qui se retrouvent inversés et d'aplomb du fait de l'intervention du miroir sphérique. Mais aussi $i(a)$ dont nous avons une image virtuelle inversée, $i'(a)$, du fait du miroir plan. Ce passage d'image réelle à image virtuelle est, pourrait-on dire, une inversion « réelle », en ce sens qu'elle se produit rien que du fait du dispositif physique . Mais elle est une vraie négativation à partir du moment où le nouage est à trois et non plus à deux (I et R) seulement. Le fait que le miroir plan représente – ou plutôt présente – l'intervention du Symbolique, l'intervention de l'Autre, modifie radicalement la donne. Car cette intervention est celle d'une nomination qui vient trouer -ou pas, si elle échoue ou si elle n'a pas lieu - le virtuel. C'est la présence dans une énonciation d'un Nebenmensch (la mère, le plus souvent) qui va dire à l'enfant qui voit son image dans le miroir : « Mais c'est toi, Arthur ! » ou « Mais c'est toi, Théodora ! ».

Ce faisant, l'enfant est confronté en même temps à son unité projetée devant lui et à un appel qui le réduit à un trait, à un nom qui l'identifie. Ces deux « un » bien différents ont en commun leur caractère évanescent, leur passagèreté, aurait dit Freud . Ils ont une dimension temporelle qui ouvre et ferme, qui troue, qui vient inscrire une pulsation.

10. J. Lacan, *Le séminaire sur "La lettre volée"* in *Ecrits I*, Editions du Seuil, 1966, p. 41.

De plus, avec l'apport de Winnicott et de Lacan, nous savons que le miroir plan n'est aucunement inerte. Il se fonde sur le regard de la mère. Et il est évident que lorsqu'une mère regarde son bébé, elle le voit autre qu'il n'est, elle en fait une lecture : il n'est pas simplement cette image *i'(a)* qu'elle voit. Parfois, une mère ne regarde pas vraiment son bébé, elle ne le voit pas autre que le corps qui est face à elle et l'on sait que cette absence de regard aura des conséquences très délétères.

Le « C'est toi, Arthur ! » ou « C'est toi, Théodora ! » contient sa négation. C'est-à-dire que tu n'es Arthur que sur fond de ne pas l'être. Le sujet n'est pas ce moi. Le sujet est toujours ailleurs : il n'est même pas là d'où il pourrait se voir comme moi.

Lacan, déjà dans son premier séminaire, celui sur les *Écrits techniques*, nous dit ceci :

« En d'autres termes, la relation à l'autre, pour autant que tend à s'y manifester le désir primitif du sujet, contient toujours en elle-même cet élément fondamental, originel, de la dénégation qui prend ici la forme de l'inversion »¹¹.

Lors de son intervention conclusive du séminaire d'été 2015, Charles Melman nous rappelait quelque chose de vraiment fondamental en se référant à l'article de Freud *Die Verneinung*, traduit souvent en français par *La dénégation*. Charles Melman nous rappelait que finalement, ce qui va donner sa consistance à toute *Bejahung*, ce sera la dénégation qui viendra y répondre. Il nous disait ceci, je le cite :

« La *Bejahung* est suivie par le processus de la dénégation. De façon paradoxale, ce qui va affirmer la validité de ce qui a été ainsi incorporé – puisqu'il s'agit d'un processus d'incorporation –, c'est la négation. C'est-à-dire, ce n'est pas en disant : « Ah oui, c'est bien cela ! » que je serai dans le vrai, mais c'est en disant « C'est pas cela du tout ! » que je suis dans le vrai. Ce qui laisserait à entendre que dans l'interprétation lacanienne, que dans ce processus d'incorporation, ce que j'ai absorbé avec cette *Bejahung*, est cette instance majeure qui fait que désormais je vais avoir affaire à un monde où c'est parce que ce n'est pas ça, que c'est ça ».

Et il poursuivra, parlant du problème de l'identification, en disant : « Désormais, moi-même, dans l'identification, c'est parce que je ne serai pas cela, que je serai cela . Ce qui me laisse évidemment dans le rapport à

11. J. Lacan, *Séminaire. Les écrits techniques de Freud*, Leçon du 10 février 1954, version de l'Association Lacanienne Internationale, 2016, p. 122.

l'instance idéale,..., dans une perplexité existentielle,..., par rapport à l'instance idéale puisque cette instance idéale est bien dans le Réel, si elle est vraiment cela, moi, je ne suis jamais cela qu'en étant pas cela. Ce qui, comme nous le savons, ne manque pas de procurer quelques petits tourments ».

Autrement dit, il n'est d'incorporation que du trou.

C'est pourquoi, le narcissisme n'existe pas chez les animaux autres que les humains. Ce qui domine le règne animal, c'est un imaginaire non troué. L'imaginaire n'est troué que chez l'animal humain.

L'incorporation, fondamentalement, est une intrication, c'est la formation d'une trique, une intrication qui ouvre au transfert.

Le schéma optique qui est une lecture du stade du miroir est un appareil à négativation, à retournement. Il ouvre à l'altérité qui est liée à la corporéité.

Autrement dit également, le stade du miroir n'est pas un stade. Le stade du miroir est un Nom du Père. Il noue, il permet un nouage d'éléments (R, S, I) troués, l'un par les deux autres, d'éléments troués par le temps.

Pour conclure, je me limiterai à vous rappeler le titre que Lacan avait donné à sa conférence à Zurich en 1949, titre inhabituellement lourd, mais rigoureux :

Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je telle qu'elle nous est révélée dans l'expérience psychanalytique.